

**DISCOURS D'INSTALLATION D'ALEXANDRE NAJJAR
A L'ACADEMIE DES SCIENCES D'OUTRE-MER LE 21 OCTOBRE 2022**

par

Denis Fadda

Monsieur le Président,
Monsieur le Président de la Ligue maronite,
Mes chères consœurs, mes chers confrères,

Monsieur, cher Alexandre Najjar,

Lorsque vous avez reçu, ici même, il y a juste deux ans, la médaille d'or de la Renaissance française pour l'ensemble de votre œuvre, je vous ai dit, avec beaucoup d'émotion et de conviction, qu'avec vous, c'était le Liban qui était honoré. Et dans *l'Orient littéraire*, supplément du grand journal *L'Orient-Le Jour*, que vous dirigez depuis 2006, en quelque sorte à la suite de Georges Schehade et Salah Stétié - qui, brièvement, en furent l'un comme l'autre directeur - c'est cette phrase qui a été retenue.

Et aujourd'hui, je ne peux que répéter la même évidence : c'est le Liban qui, une nouvelle fois, entre à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer. Non seulement parce que vous êtes Libanais, et que vous vivez au Liban en dépit des difficultés, mais surtout parce que, à travers vos œuvres et missions multiples, plus précisément à travers la cohérence de votre œuvre dont nous allons parler, vous incarnez le Liban et mieux encore : vous incarnez la possibilité de cohérence de ce pays tant aimé.

Vous avez été élu le 25 septembre 2020 comme membre associé de l'Académie, suivant les pas de votre illustre compatriote Charles Hélou, président de la République libanaise, comme vous avocat, journaliste et grand défenseur de la francophonie, élu en 1973. Vous rejoignez aussi notre ami Fadi Georges Comair, éminent spécialiste de l'eau, qui siège en notre compagnie depuis 2017.

Journaliste et éditorialiste, essayiste, historien, romancier, poète, auteur dramatique, vous trouvez le temps d'assumer vos fonctions de membre du conseil de l'ordre des avocats au barreau de Beyrouth, de mener une carrière dans des domaines aussi complexes que celui du droit financier, du droit bancaire, du droit maritime, et de participer à la refonte du Code des douanes et du Code du commerce. Et vous publiez des ouvrages juridiques qui font autorité.

Y a-t-il une hiérarchie dans ces nombreuses et diverses activités dans lesquelles vous vous engagez avec passion et maîtrise ? Je ne le crois pas. Chaque chose a sa place et sa fonction dans la mosaïque de votre œuvre. Quand on regarde de près chacune de vos productions, on a l'impression que vous vous y engagez totalement, et que chacune des catégories nourrit les autres.

Quel est donc le lien, le point commun, le focus convergent à vos actions et à vos œuvres ? Il est évident : c'est l'usage que vous faites de la langue, c'est à dire la parole, qu'elle soit orale ou écrite.

Et, de ce fait, vous vous inscrivez pleinement dans ce qu'on a appelé dans l'Italie du XV^{ème} siècle la *Res publica litteraria*, qui à la suite de l'humaniste Pétrarque, s'attache à fonder un clergé laïque qui invente l'avenir en étudiant l'Antique. Le propre des sociétés savantes est de pratiquer l'écart distancié qui autorise la réflexion, et qui seul permet de « sauter par dessus son temps », de s'émanciper du diktat de l'actualité.

En tant qu'historien, journaliste, écrivain, plaideur, vous incarnez parfaitement la figure de l'*homme de lettres* telle qu'on la concevait et l'honorait, et à laquelle nous sommes ici très attachés. Et nous sommes très heureux que vous deveniez l'un des nôtres. La tâche est ardue et urgente. Nous vivons sous le règne de la quantité, notamment d'informations, sous le règne de l'immédiateté et de l'hyper-spécialisation.

Face à la fragmentation des savoirs et à l'imposture intellectuelle qui fait tant de dégâts, nous avons besoin de penseurs qui, comme vous, tiennent les deux bouts de la corde : d'un côté l'action, de l'autre la réflexion. D'un côté l'engagement dans la cité, dans le siècle, avec l'expérience de sa complexité, et de l'autre la réflexion qui distingue, éclaire, élucide à la lumière de l'immense héritage culturel dont nous

sommes les bénéficiaires et les serviteurs.

Serviteur, vous l'êtes, avant tout, de votre pays qui, aujourd'hui affaibli, nécessite tant de soins et d'attention. Et suscite la colère aussi. Les éditoriaux que vous publiez chaque semaine sont souvent écrits sous l'impulsion de l'esprit de révolte, cet esprit dont vous dites que c'est la langue et la littérature françaises qui vous l'ont insufflé. Ainsi, dans l'éditorial du 4 août 2022 qui commémore l'épouvantable explosion du port de Beyrouth, sous le titre *Beirushima an II*, vous évoquez le scandale de la non élucidation de l'origine de l'explosion qui a fait tant de morts, de blessés et d'incommensurables dégâts.

Et vous citez une phrase de Camus : « *Il faut que la signification de la mort équilibre la mort.* ». Phrase magnifique : au delà du fait de soigner les blessés, les rescapés et les familles endeuillées, il est nécessaire d'*équilibrer la mort*. Comment ? Par la vérité : la recherche honnête de la vérité et sa publication. Nous ne pouvons pas grand chose contre la souffrance, si ce n'est de tenter d'*équilibrer la mort*, comme vous le faites par le journalisme et vos multiples interventions.

Camus reste un phare manifestement pour vous, et comment ne le serait-il pas ? Vos parcours ont beaucoup de similitudes et je ne peux m'empêcher de me référer à sa lucidité et à sa sagesse lorsqu'il dit cette phrase, souvent citée mais si juste, surtout lorsqu'on parle du Liban : « *Chaque génération se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse.* »

Et c'est ce que vous essayez de faire, avec l'outil qui est le vôtre et que vous ciselez depuis l'enfance : la pratique de la langue et, plus précisément, des langues : la langue arabe principalement pour vos écrits dans le domaine du droit et l'art de la rhétorique, la langue française pour votre œuvre littéraire. Quelle chance d'avoir deux langues maternelles ! toutes deux héritières d'un fabuleux patrimoine qui fait du levantin que vous êtes - j'aime ce mot qui rappelle l'aurore - un passeur privilégié entre Orient et Occident, ce dont notre monde a tant besoin !

Et toute votre œuvre est une navigation entre ces deux mondes. Le Liban lui-même, par ses multiples communautés qui habitent cet espace

géographique exceptionnel. Le Liban tout entier est un port, le lieu d'où l'on part et où l'on revient, le lieu cosmopolite et ouvert où l'on met son bateau à l'abri pour échanger, commercer, composer. C'est bien pour cela que la blessure faite au port de Beyrouth a atteint le pays à la fois dans son passé et son avenir.

Naviguer dans votre œuvre est effectivement un voyage entre Orient et Occident.

Si on considère les personnages dont vous avez écrit la biographie, on remarque qu'ils appartiennent autant à l'Occident qu'à l'Orient, et parfois aux deux. Ainsi vous avez travaillé sur Ernest Pinard, le procureur tristement célèbre pour avoir été le censeur de Flaubert et de Baudelaire, sur Zo d'Axa, né Alphonse Galland de La Pérouse, chevalier-errant de l'anarchisme libertaire, fondateur du journal *L'Endehors* qui réunissait les plumes les plus rebelles de l'époque et dont le chef d'œuvre a pour titre « *De Mazas à Jérusalem* » .

Et puis il y a la biographie de Michel Zaccour, intellectuel libanais d'origine égyptienne, fondateur du journal *Al Maarad*, grand défenseur de l'indépendance du Liban et qui s'est engagé en politique, devenant député et ministre, pour agir de l'intérieur, réalisant ainsi la synthèse courageuse de l'engagement politique et de la réflexion. En effet, agir par la plume est nécessaire, mais est -ce suffisant ? Éternel dilemme !

Vous avez aussi tenté de déchiffrer l'énigme Khadafi, dans le livre « *Anatomie d'un tyran* » publié en 2011. La vie du bédouin, chantre du nationalisme et guide de la révolution, dictateur ubuesque et sanguinaire, par ses excès et ses folies, dépasse la fiction.

Vous avez aussi honoré d'un ouvrage le bienheureux Abouna Yaacoub né en 1875 dans une famille pauvre du Mont Liban et qui émigre à Alexandrie où il reçoit l'appel de Dieu : il devient frère capucin et fonde plusieurs institutions religieuses et sociales ; il crée des monuments religieux qui commémorent l'émigration libanaise, conscient que la diaspora est constitutive du Liban.

Toujours dans le domaine religieux, vous avez écrit sur Saint-Jean-Baptiste dont, dites -vous, « la voix a survécu à l'oubli : elle ne crie plus

dans le désert ». Le prophète et le martyr : depuis les origines, répandre la Bonne Nouvelle fait courir de hauts risques. Le grand saint né en Orient est fêté dans tout l'Occident, protecteur de grandes villes comme Florence, Turin ou Québec.

Mais le personnage qui vous hante et à qui vous avez consacré pas moins de quatre livres dont un en arabe, c'est le poète libanais émigré aux États-Unis, Khalil Gibran, dont l'œuvre irrigue en profondeur votre pensée. C'est la parole d'un sage qui s'exprime à travers la métaphore et la parabole, parle à tous, invite à la connaissance, à l'humilité et à l'acquiescement. Il est *Le Poète*, dont la voix semble venue du fond des âges et nous parle toujours.

Et je pourrais ajouter le roman *Kadicha* qui rend hommage à cette vallée sacrée, la vallée de la Qadischa, où sur 35 kilomètres s'égrènent entre rochers et cèdres les monastères, les églises, les ermitages, les sanctuaires maronites du Levant. Et c'est d'ailleurs là, à Bécharré, qu'est né et a été enseveli Khalil Gibran. Cette vallée est tellement habitée par le sacré, tellement incarnée, que votre livre en est, en quelque sorte, la biographie.

Il est étonnant de réaliser combien la poésie vous habite, si bien que vous avez édité plusieurs recueils de poèmes, vous inscrivant par là dans le profond lignage de l'âme orientale pour qui la poésie est un chant vital.

Mais il n'y a pas lieu de s'étonner, le chant poétique est l'unique réponse, le précieux contre-chant aux furies de la guerre ; guerre que vous avez vécue intimement de l'âge de huit ans à l'âge de vingt-trois ans. Cela était d'autant plus terrible qu'il s'agissait d'une guerre civile, évoquée encore dans *Le Syndrome de Beyrouth* - roman paru en 2021 - et dont vous avez rendu compte dans l'émouvant récit autobiographique *L'école de la guerre*, mettant en épitaphe cette phrase de Céline : « De la prison on en sort vivant, pas de la guerre. Tout le reste, c'est des mots. » Oui, l'expérience de l'angoisse, du deuil, de la violence, de la perte, de la démesure, de l'injustice, de l'humiliation a été fondatrice. Et toute votre œuvre en est issue : la quête passionnée de comprendre, de trouver des réponses, et dans la lucidité éclairée qu'est la vôtre, de trouver aussi des raisons d'espérer.

Si on cherche le fil conducteur de la grande diversité et de la grande ampleur de votre œuvre - plus de quarante ouvrages publiés à ce jour - c'est celui de la valeur inestimable et toujours mise en péril de la liberté : liberté de penser, de dire, d'agir.

Ces interrogations intéressent l'écrivain et aussi le juriste avisé que vous êtes, digne héritier de votre père, l'illustre avocat, ténor du barreau de Beyrouth. Et votre œuvre est bien évidemment une réflexion permanente sur cette notion de liberté : qu'est ce que la liberté ? Quelles en sont les limites ? Quels sont ses rapports avec la justice, avec la morale, avec l'Etat ? Vous y répondez par des œuvres de fiction très ancrées dans l'histoire, comme *Berlin 36* ou *Harry et Frantz*.

Dans *Berlin 36*, vous faites voir avec habileté et subtilité comment s'est mis en place le système nazi qui porte atteinte à toutes les libertés, tant individuelles que collectives. Dans la foule des indifférents et des lâches, certains se distinguent par leur courage, tel ce jeune patron de café concert et pianiste de jazz qui subira les pires souffrances car il n'a pas voulu se taire: « On peut bâillonner la vérité, on ne peut pas la tuer, disait-il » .

Vous ne craignez pas d'aborder la réalité historique par des voies originales, par des biais inattendus - ce qui est le propre de l'écrivain par rapport à l'historien - aidant ainsi le lecteur à penser, à éclairer sa perception des événements. La façon dont les êtres se comportent dans les périodes troublées, avec leurs bassesses, leurs rancœurs, leurs ambitions, et parfois leur grandeur, constitue la matière du roman *Harry et Frantz*. Dans ce roman bouleversant, vous faites vivre une complicité entre le grand acteur français des années trente, Harry Baur, et l'aumônier allemand de la prison dans laquelle il a été incarcéré, l'abbé Frantz Stock. Vous y décrivez le combat subtil de l'abbé allemand pour secourir et peut-être sauver les prisonniers dont il est l'aumônier. Sur la montagne Sainte-Geneviève, une plaque a été apposée là où il a vécu.

La liberté d'expression, et notamment d'expression artistique, est si essentielle que, comme je l'ai déjà mentionné, sous le titre *Le procureur de l'Empire* devenu *Le censeur de Baudelaire*, vous avez écrit une biographie passionnante d'Ernest Pinard, le magistrat qui, sous le Second Empire, persécuta tant d'écrivains. « Il est essentiel, écrivez-vous, de ne pas oublier

Pinard ». Force est de constater que ses épigones portent des masques multiples, mais qu'ils sont toujours là.

Pour autant, le centre névralgique de votre œuvre et de vos engagements reste votre pays, le Liban, et son cœur, Beyrouth. Vous aimez répéter : « Un pays ne meurt pas quand il est occupé, c'est quand sa culture meurt qu'il meurt vraiment. » et vous vous employez corps et âme à faire vivre cette culture, chaque jour, et à la transmettre, notamment aux jeunes générations, par la parole et la plume.

Dans votre roman *Phénicia*, qui a obtenu le prix Méditerranée, vous faites revivre la grandeur de Tyr, de la Phénicie et des phéniciens, les inventeurs de l'alphabet. Vous mettez bien en évidence le génie de la civilisation phénicienne et ses liens étroits avec Carthage. La Phénicie a disparu, mais pas les phéniciens ; ils ont souvent trouvé refuge loin de leurs terres et ensemencé le bassin méditerranéen de leurs talents. Vous nous apprenez d'ailleurs que Zénon, Zénon d'Elée, était d'origine phénicienne.

Le passé du Liban, vous le faites revivre, tout au moins depuis le XIX^{ème} siècle, dans le livre « *Le Roman de Beyrouth* ». Quel beau titre et tellement juste ! Oui l'histoire de Beyrouth est un roman avec ses personnages si attachants, ses héros, ses prédateurs, ses grandeurs et ses misères, et ses surprenantes métamorphoses. Beyrouth, ville tant aimée, qui vous fait dire : « Je suis de ceux qui croient qu'on doit assumer son destin dans le pays où on est né. ». Comme le cèdre, Beyrouth puise ses racines dans les strates de la terre et s'élève en respirant l'air du large. Je ne peux alors m'empêcher d'évoquer les dernières phrases du livre où vous rendez hommage à votre père et qui a pour titre *Le silence du ténor*. Alors que votre maison de campagne et son jardin ont été ravagés par un bombardement, un ami présente ses condoléances à votre père qui lui répond, levant l'index : « Oui, mais le cèdre est resté debout ! ». Il s'agissait du cèdre qui avait été planté le jour de votre naissance.

Quant à votre « *Dictionnaire amoureux du Liban* » paru en 2014, il se lit comme un roman. Et l'on sent en le lisant l'amour profond que vous portez à votre pays. Simone Weil, dans son grand livre *L'Enracinement* parle de « patriotisme de compassion », « car tout ce qui est beau est fragile », dit-elle. L'on vibre avec vous de cette passion inquiète pour ce

pays qu'il est urgent de protéger et que vous connaissez intimement dans ses domaines les plus divers. Et Dieu sait si votre pays est riche de sa complexité même !

Le Liban vous a maintes fois exprimé sa reconnaissance en vous octroyant de nombreuses distinctions, notamment en faisant de vous un officier dans l'Ordre national du Cèdre. La France aussi. Vous avez reçu en 2020 le Grand prix de la francophonie de l'Académie française, vous êtes officier dans l'Ordre des Arts et Lettres. En 2009 déjà, vous aviez reçu le prix Hervé Deluen de l'Académie française. Et vos premiers prix, vous les avez reçus à Paris en 1990, alors que vous étiez encore étudiant à Paris II et à la Sorbonne ; il s'agissait de prix de poésie : le premier prix de poésie de la ville de Paris et la médaille d'or de la mairie du XIVème arrondissement.

La francophonie, vous la vivez. Vous avez été responsable des affaires francophones auprès de la ville de Beyrouth et au sein du barreau. Et vous parcourez le monde pour donner des conférences sur ce thème. Alors que vous maîtrisez l'arabe avec autant de finesse que le français, la langue française est celle que vous choisissez, dès l'âge de neuf ans, pour écrire votre premier récit, *Bob en croisière* et pour créer, à 12 ans, un journal d'une quarantaine de pages manuscrites ! Quelque vingt-cinq ans plus tard, vous fondez le prix Phénix de littérature. Entre-temps, vous écrivez un remarquable essai *De Gaulle et le Liban* en deux volumes respectivement intitulés : *Vers l'Orient compliqué (1929-1931)*, et *De la guerre à l'indépendance (1941-1943)*.

Les mots employés dans ces deux titres définissent bien la situation particulière du Liban : l'héritage oriental, la complexité, la récurrence de la guerre, la difficulté à préserver son indépendance. J'ai parlé, il y a un instant, de votre roman historique *Phénicia* ; entre ses lignes, apparaît votre désir fervent de voir votre pays vivre un présent souverain digne de son passé. Et l'on y trouve des réflexions qui valent pour le Liban d'aujourd'hui. Les malheurs qui ont affaibli la Phénicie sont les mêmes que ceux qui affaiblissent le Liban actuel et menacent son unité. Votre pays a réussi à faire cohabiter des communautés différentes par leur religion et leurs traditions ; réussira-t-il à vivre - je cite - « comme un troupeau nourri dans le même pâturage sous une loi commune ? ». C'est le vœu exprimé par le sage Zénon à la fin de votre roman. Quelles résonances avec le Liban

d'aujourd'hui.

La grande histoire du Liban sera-t-elle un levain suffisant pour construire l'avenir ? Le monde entier tourne son regard vers le Liban, ce grand pays qui condense sur son territoire bien des situations du monde de notre temps.

Dans un de vos éditoriaux, vous citez l'écrivain Laurent Gaudé qui dit : « Ce pays est grand par l'utopie qu'il porte en lui ». Cette utopie, vous vous employez à la faire naître. Vous exhortez les Libanais à placer l'intérêt public et l'appartenance nationale au-dessus de l'appartenance confessionnelle. Vous dites même, sans craindre l'auto-critique : « Le danger qui menace les chrétiens provient des chrétiens eux-mêmes, coupables de mégalomanie, de trahison et d'aveuglement ». Et vous répétez inlassablement que l'ultime rempart contre la barbarie est une citoyenneté qui transcende les identités. Votre combat est de tous les jours, et puisse votre voix être entendue : Il est urgent de briser l'inféodation des communautés à des puissances extérieures et de briser en même temps les chaînes du clientélisme. Alors le Liban renaîtra de ses cendres comme il l'a souvent fait.

On peut espérer que le discrédit qui frappe aujourd'hui les autorités du pays laisse la place à l'homme de lettres, à la *Res publica litteraria* qui ouvre la voie de la justice et de la sagesse.

C'est avec émotion que je vous dis maintenant, cher Alexandre Najjar, entrez donc, prenez place en notre compagnie, et venez vous joindre à nos travaux.